Mon frère, ce héros

Pierre Brunaz

Pierre Brunaz

Mon frère, ce héros

© Pierre Brunaz, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0285-7

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE 1

Une folle demande.

Quelques mois plus tôt. Avant un drame personnel. Je passais ma vie à travailler, trop peu à penser à moi. Je ne suis pas celle que j'aurais voulu être. Trop souvent, je crois voir une déception dans le regard de l'autre. Je ne suis pas tout à fait ce qu'on me prête en écoutant ma voix ou au travers d'une page du profil sur un réseau social. De toute façon, cela m'arrange. Vous aurez compris. Me présenter peut me valoir bien des rejets, voire des tracas. Ma signature et mon nom ? Des emprunts. Je préfère brouiller les pistes, juste assez pour ne pas avoir à me défendre dans des procès interminables où la victime doit se justifier à tout bout de champ. Aussi vais-je tenter de vous décrire en partie ce que je ne suis pas. Longue, mince, séduisante, des yeux à vous couper le souffle et un visage à vous faire vous retourner même quand vous êtes en bonne compagnie. On redescend. C'est mieux comme ça. Il vous faudra démêler le vrai du faux. Suis-je grande ou petite ? Brune ou blonde ? Mince ou enveloppée ? Avec quelle qualification ? Des études ou l'école buissonnière ?

Seul un détail compte : je n'ai pas le visage de tout le monde dans le Paris d'aujourd'hui. Le pourtour de mes yeux n'est pas franchement de type caucasien. Il m'arrive encore d'être prise pour une touriste…

Je repense à la phrase d'un grand savant de ce siècle et qui m'a été rapportée. Elle m'a poussé à prendre le risque de raconter ce qui lui est arrivé, un type hors pair handicapé presque autant que le regretté physicien anglais Stephen Hawking. Parmi les scientifiques, il n'est pas le seul à vivre avec un handicap. Vous voyez de qui je veux parler. Non ! Tant mieux.

— « Sauve-moi ! Greffe-moi du sens ! Un autre cerveau ! Mieux encore… une âme ! »

Je me suis demandé si je n'avais pas prononcé moi-même cet appel au secours. Il y a comme ça des actions ou des paroles que d'autres ont pu accomplir ou dire et qui auraient pu vous valoir l'assentiment de vos proches. Mais bon ! Vous savez comme moi que les proches sont les pires amis qui soient sauf si vous ratez tout.

Mes études achevées, je voulais fuir une vie qui partait en quenouille. Pas de schéma ni de plan directeur. Juste un vrai bordel et de la mouise jusqu'au cou.

Aussi m’étais-je rendue dans une librairie de quartier afin de piocher ici ou là ce que les bouquins avaient dans le ventre. Imaginez une façade avec des encorbellements, des fenêtres à meneaux, des portes cochères à deux battants, des escaliers de pierre en colimaçon, des corniches surmontées de murets crénelés du style moyenâgeux en veux-tu en voilà, le tout revisité sur les deux derniers siècles. Il n’y aurait donc de bonne soupe que dans les vieux pots…

Je cherchais dans les livres agglutinés sur des étalages un titre ou une illustration qui me renverrait à mes premières années, celles au cours desquelles mes vrais parents ont dû me donner tout leur amour.

Mon existence s’éternisait et je me demandais comment je pourrais tenir chaque semaine, avec les mêmes contraintes, les mêmes besoins. Il me fallait un nouvel horizon, pas celui que je connaissais déjà. Je voulais que ma vie prenne une autre tournure. Je voulais qu’elle soit bouleversée. Un tremblement de terre. Il fallait que je me réveille sinon j’allais sombrer dans une période de glaciation qui ne me disait rien qui vaille.

C’est dans ces bonnes dispositions que je tombai sur un roman peu banal. Je commençais à le dévorer. Je n’ai pas vu le temps passer avec Dantès. Je l’achetai et rentrai chez moi pour me glisser dedans. Comme je m’attardais sur le passage d’une évasion où le protagoniste étonne par son immense détermination, je butai sur un message crayonné : « Si vous aimez vraiment ce passage, appelez-moi ! » Suivait son numéro de téléphone dans un carré magique. « On pourrait en parler ensemble. Mais n’attendez pas. Demain, vous comme moi serez attirés par d’autres pages ou d’autres auteurs. À bientôt donc. » Le message était daté. Aux fêtes de Noël. Il remontait à plus de trois mois. Encore un de ces hommes débiles !

Ce livre m’avait scotché sur le coup parce qu’il révélait combien écrire est un travail de forçat — il faut écrire et réécrire avant d’obtenir un texte qui vous dépasse — et combien vivre dans une cage ou une cellule est un roman à lui tout seul. Que lui dirais-je ? Comment prendra-t-il mes réflexions ? Je me sentis toute petite dans cette œuvre. Dantès, quel personnage ! Une pâte à modeler capable de se transformer en séducteur, en un Machiavel des relations humaines, en justicier. Mais bon ! On se laisse porter par tant d’événements. Une mécanique de la vengeance. Une ironie dramatique comme fil conducteur. Ballottée, déstabilisée dans cet espace infini, je vais perdre pied à la première remarque de mon interlocuteur. Je lis. J’avale. Je ne pratique pas l’exégèse. Je vais passer pour une idiote. Tu me diras : qu’ai-je à perdre ? Il aura beau être raffiné et

téméraire, il ne me trouvera pas à son goût. Rien à foutre. Je lui balancerais son livre dans la figure pour le faux espoir qu'il aura créé. Et si jamais on était plusieurs à le joindre ? Un lecteur qui veut juste s'amuser… Il a dû passer un moment à écrire ce petit message sur plusieurs romans en vente. Il y en a qui ne manque pas d'air. Culotté ! Et sans passer par le web ! Je n'ai pas de temps à perdre. Il faut que je retrouve ma famille, la vraie.

À chacune des étapes difficiles de ma vie actuelle, je me remémore Joshua, ce frère longtemps introuvable. Impossible d'ailleurs d'oublier que je suis de type eurasien tout comme lui. Qu'avait-il bien pu entreprendre en amont pour arriver à me faire faux bond de la sorte ? Ses traits si raffinés qui me semblaient marqués par une douleur certaine, par une nostalgie perpétuelle, prenaient tant d'expressions qu'à chaque pensée, à chaque humeur exprimée ou ressentie, il y en avait une pour me fasciner.

Quand il écoutait, son regard était empreint de candeur, ses sourcils pareils à des traits de plume se détendaient jusqu'à se porter vers les tempes, son front haut et arrondi paraissait alors encore plus important, plus serein. Et si l'ironie venait l'assaillir, sa lèvre supérieure se plissait légèrement au-dessous du nez, comme si sa bouche s'apprêtait à y goûter. Je pouvais lire son visage. C'est pour cela que je me suis attachée à mon frère si promptement au point de le suivre jusque dans un voyage a priori sans lendemain… un voyage qui surtout me conduira à la plus grande épreuve de toute ma vie.

Tous les traits de son visage étaient incurvés comme s'il y avait une volonté de mettre en accord le gracile, l'éphémère et le poétique. Rien dans ses expressions qui rappellent une quelconque manifestation d'autorité. Je suppose que ce qu'il avait écarté de son caractère si affirmé — à travers sa physionomie — il ne pouvait le supporter chez les autres.

Les propos de mon frère me déroutaient souvent. Et s'il n'était au fond qu'une personne indécise, indolente, flasque dans sa chair avec des traits tirés qui le vieillissaient ? Et s'il n'était qu'un homme soucieux de séduire, exclusivement ? Ses propres réflexions ne seraient-elles pas un jeu exclusif entre ses miroirs ?

À la suite de quelques incursions à l'intérieur des terres, nous nous rendîmes à nouveau sur la côte où les flashes de son Nikon éblouissaient toute expression de vie. Pourquoi amasser autant de souvenirs sinon pour en effacer ou en masquer d'autres ?

Arrivée à Athènes, c'est lui, mon frère, qui m'a frappée, d'entrée de jeu, alors

que je ne m'étais pas encore bien préparée à le rencontrer. Je me souviens bien de ce qu'il faisait. Rendez-vous avait été donné sur la place Syndagma, la grande place publique. C'est par là que commençaient toutes les manifestations du pays. La révolution n'était jamais loin. C'est avec lui que je comptais remonter le temps et retrouver des souvenirs de ma première enfance. Un coin de paradis. Malgré la foule, je parvins à le repérer. Joshua me fit un signe de reconnaissance sans se déplacer. Des semaines pourtant que nous nous étions perdus de vue depuis notre première rencontre sur le pont des Arts à Paris.

Il me supplia du regard de le laisser terminer. Aussi resta-t-il immobile, cherchant à fixer avec son Nikon le portrait hors norme d'un garde posté devant le monument au Soldat inconnu. Que cherchait-il au juste ?

Ce qui étonnait les passants, touristes pour la plupart, c'était la fière stature de ce soldat. Derrière lui, un vieux palais qui abritait l'Assemblée nationale, faisait piètre figure, ignorant qu'être droit — pris dans tous les sens du terme — représentait un défi pour l'homme, surtout sous cette forte chaleur.

CHAPITRE 2

Une vraie famille.

Une clinique milanaise. Des murs ocre avec pour seule fantaisie des mascarons de pierre entre les fenêtres. Entourée de cyprès bien raides malgré un vent tenace, elle accueillait ses visiteurs dans la plus grande discrétion. On était en juin.

Plusieurs berlines noires suivies d'une ambulance venaient de se garer avec précipitation. D'autres arrivèrent peu après.

Mon frère et moi entendîmes de lourdes portières se refermer. On avait envie de savoir. Il alla cependant enlever dans la salle d'eau ses perfusions lui-même. Une à une. Ne pensait qu'à partir. Pansements occasionnels mis en place, Joshua termina de s'habiller avec une grande chemise excentrique. Peau mate, cheveux lisses et noirs, hybridation flagrante. Mélange qu'il assumait autant que moi.

— Voilà une vraie famille ! dis-je en regardant par la fenêtre ce qui se passait. Une famille nombreuse et unie dans la peine. Et nous qui cherchons père et mère depuis des lustres ? Foutue solitude !

Beaucoup de jeunes gens, hommes et femmes pour moitié, étaient massés tout autour des véhicules. Ils se concertaient avec recueillement en attendant un signal pour entrer dans la bâtisse. Tous portaient des vêtements qu'on pourrait qualifier de circonstances, essentiellement du noir. Sur le perron de la clinique, un homme vigoureux, du nom de Fetch, les guidait. Tempérament de baroudeur, râblé, type méridional, torse puissant. Ainsi pouvait-il se sentir à l'aise partout. Son physique n'était pourtant pas son seul atout.

— Bien ! N'oubliez surtout pas d'être sincère dans votre douleur. Pleurez, Bon Dieu ! Soyez des professionnels ! Ce n'est pas tous les jours qu'une pareille occasion se présente pour la recherche. Et pas de selfies. Je ne veux voir aucun portable !

Des larmes apparaissaient ici et là. Des yeux se paraient d'un voile mélancolique. Le mouchoir devint un complément indispensable. Des officiels les rejoignirent. Tout le monde pénétra avec gravité dans l'établissement, à la suite du téméraire professeur de médecine. Quelques rares pensionnaires valides présents dans la salle d'accueil se détournèrent de leur chemin, effrayés à l'idée de croiser toute cette nuée de corbeaux. On aurait dit que ce n'était pas la

première fois pour eux que tout cet équipage en deuil déboulait dans les lieux.

Dans notre chambre à l'étage, postés derrière une grande fenêtre, nous avions suivi par curiosité ce qui venait de se passer. Puis mon frère retourna vers son lit. Dessus, je pouvais voir une valise. Il l'ouvrit et y déplaça notamment des masques : on aurait dit une copie de nos deux visages. Un vrai fouillis. Puis détacha ses baskets attachées ensemble à l'un des pieds d'une table. Pendant ce temps, je suis allée m'asseoir sur l'unique chaise de la chambre. Je ne le quittais pas des yeux.

— Le doc veut encore me voir : c'est pire que de l'amour ! lâcha Joshua, amusé. Tous les mêmes, ces médecins ! Pas un pour relever l'autre.

Plaçait sur moi, après l'avoir minutieusement observé, une réplique en silicone de son visage. Cela m'amusait de prendre sa place en ce moment.

— Écoute Anna, j'ai un moral du tonnerre. Je pars avec toi ce matin, affirma-t-il en terminant de lacer ses chaussures avec une extrême nervosité.

— Et cette photo, tu me la montres ? dis-je en retirant mon masque.

Mon frère en réponse sortit son portable puis se ravisa. Il choisit de vider toute sa valise sur le lit. Dans le tas de documents ainsi constitué, il manipula des dizaines de clichés et les utilisa comme des cartes à jouer. Mêlés à des cartes postales et à des lettres, il les disposa finalement comme pour faire une réussite. En les retournant une à une, semblait se raconter quelque chose. Une photo, de petite taille, au pourtour crénelé, attira particulièrement notre attention. Elle datait. Nous pouvions y voir une façade aux ferronneries délicates, aux balcons envahis par des lianes délicatement forgées, aux fenêtres encadrées par des motifs floraux sur le devant de la porte principale, masquée en partie par une vigne vierge de cuivre et d'acier, une jeune Asiatique au sourire amusé. Notre mère. Nous étions alors littéralement envoûtés.

— Alors c'est elle ! dis-je en étreignant mon frère. T'es bien sûr ?

— Il y a une date au dos. C'est même son écriture. Et le type qui la prend en photo, c'est probablement notre père… On n'abandonne pas ses enfants sans raison. Il faudra retrouver cette porte. Un bel immeuble de style Art nouveau.

— En tout cas, il y a cette flèche gothique au loin. Un édifice religieux probablement. Avec un tel repère, on n'a pas de temps à perdre.

— Tu as raison ! Je n'aime pas cette chambre, dit-il en replaçant tous les clichés et papiers dans la valise. Tiens ! Encore hier, petite sœur, dans la pièce

voisine, un vieux borgne au cœur alerte a été attaché à son fauteuil. Il voulait seulement téléphoner ! Les vieux, on les finit ici tant que la société ne leur donnera pas une occupation digne d'eux.

Pendant ce temps, les personnes en deuil avancèrent vers le bureau du directeur.

— Nous avons fort à faire, tint à redire le professeur Fetch devant ses jeunes complices. Aucun soupçon ne doit nous être porté. Nous sommes venus pour une grande cause et vous n'avez pas à rougir de votre engagement. Un peu de comédie fera passer la pilule, c'est le cas de le dire. Il n'y a pas mieux que des larmes !

Au même moment, Joshua empila les deux masques et ferma la valise. Il reprit la photo à sa sœur et la mit dans sa poche puis enthousiaste se rendit dans la salle d'eau attenante.

— Dans la loge du gardien, j'ai aperçu ce matin, dit Anna inquiète tout en cherchant un mouchard vidéo, autant d'écrans que pour surveiller le métro. Ça m'a fait froid dans le dos !

— Sitôt le doc passé, zou ! On décampe. Et pourquoi pas maintenant ?

À peine étais-je arrivée sur le seuil de la porte qu'une personne enveloppée des pieds à la tête dans son armure de coton vint bloquer la sortie de la chambre, en tendant le bras. Elle tenait une fiche en main.

— Comment pouvez-vous être debout avec ce que vous avez ? lança l'infirmière à l'adresse de mon frère. Vous ne devez pas quitter les lieux dans votre état. Tenez ! Prenez-les ! Comme Joshua était derrière moi, elle me tendit avec autorité des pilules bleues. Et tout de suite ! Cela vous soulagera, ajouta-t-elle. Mais j'en subtilisais la moitié moins par jeu que par désarroi et remis le restant à mon frère.

— C'est pour toi. Avant son départ, il va vous les gober en moins de deux !

— Qu'est-ce que vous me chantez là ? rétorqua mon interlocutrice, le visage fermé. De plus, les visites sont interdites le matin, martela-t-elle à mon égard.

C'est vrai. J'avais oublié. Venir le matin était réservé aux familles qui venaient de perdre un proche. Il n'était pas question de rompre cet usage qui veut qu'on ne croise jamais les personnes endeuillées, quand on vient voir un malade. J'étais loin de comprendre que ma venue était inopportune, pire même, qu'elle allait m'entraîner dans une affaire peu banale.